

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Editeur,  
W. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIÉTAIRES.

No. 2, Rue Grant, St. Roch.  
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant, St. Roch, près de la Rue St. Valier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire.—On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, *franches de port* au Bureau ou chez les Agents en Ville.



## DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GIGNAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MITTE Basse-Ville.

## AGENTS.

Montréal.—chez M. J. DAVI-  
LÉRAY, Rue Notre-Dame,  
et on reçoit des souscriptions  
chez M. IGNACE BOUCHÉ,  
Rue Ste. Thérèse.  
Trois Rivières.—chez Ph. LAS-  
EISERAY, Etud. en Méd.  
Les personnes qui désiraient  
se charger de l'agence du *Fan-  
asque* dans les campagnes, sont  
priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me  
plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 2.

Quebec, 17 Aout, 1840.

No. 35.

## MELANGES.

### LE PREMIER ET LA VACHE.

(FABLE.)

Pierre, le lourd fermier, possédait une vache  
Qui sans murmurer lui donnait

Tout son lait.

L'animal était maigre et toujours à l'attache.

— « Peu donner, disait Pierre, et beaucoup recevoir,

C'est le moyen d'augmenter son avoir. »

Un jour, tenant en main quelques brins d'herbe fraîche,

Il gagne l'étable et la crèche

Où la vache se meurt de langueur et de faim.

Il l'embrasse et lui dit : « O ma belle, ô ma chère,

A l'avenir, crois-moi, tu feras bonne chère. »

L'autre dit : l'écouter se lassant à la fin,

Lui dit : " Trêve de flatteries,

De promesses en l'air et de cajoleries !

C'est mon lait que tu veux ; prends donc, et, par pitié,

Que je n'entende plus tes sermens d'amitié. "

Peuple, si le pouvoir t'accable de caresses,

Tu promet des rubans, des emplois, du bonheur,

Ce sont, n'en doute pas, propos de suborneur.

Sois sûr qu'en terminant ses harangues traîtresses,

Il te dira : " Bon peuple, un million, s'il te plaît. "

Car nous sommes sa vache à lait

### AMOUR ET TOURMENT. (Historique.)

#### Suite et fin.

J'orange grondait cependant toujours avec plus de violence sur leurs têtes. Encore quelque tems et ils devaient se séparer pour toujours. Dire tout ce qui se passait dans l'âme d'Oswald, peindre les déchiremens de son sensible cœur serait impossible. Il faudrait pour présenter à l'imagination toutes ses souffrances avoir éprouvé comme lui les poignantes émotions que cause un amour malheureux. Mais le lecteur sensible pourra mieux concevoir, qu'on ne pourrait le lui décrire, le sort de l'homme qui croit avoir identifié son existence avec une femme créée à l'image de son cœur, de l'homme qui, après avoir puisé dans de longs regards cette nouvelle vie dont elle devient l'âme et le souffle, se voit tout-à-coup arraché à ses affections. Son cœur horriblement pressé ne bat plus aux intérêts mondains, ne palpite plus que lorsque le moindre objet vient lui rapporter quelque étincelle du souvenir qui fait à la fois son charme et son malheur. Isolé dans la foule il cherche une solitude où rien ne puisse le distraire de ses pensées ; mais il ne la trouve nulle part. Les êtres indifférens qui l'entourent ne concevant rien au feu intérieur qui le consume, condamnent ce qu'ils appellent sa folie et multiplient ainsi dans son âme saturée de misanthropie les causes d'amertume déjà trop nombreuses.

Mais abandonnons ces tristes réflexions auxquelles l'auteur de ce récit s'est trouvé entraîné malgré lui par l'intime amitié qui l'unit au malheureux Oswald. Hâtons-nous de reprendre la relation simple des incidents qui amenèrent leur séparation ; ils parleront assez, et le lecteur en tirera sans doute lui-même la conclusion que la société, en s'opposant par de vains motifs de convenance à l'union des cœurs qui se comprennent, prépare dans son sein une plus grande somme de malheurs et de désordres que tout ce qu'il pourrait y avoir au monde de ce que le vulgaire intéressé veut bien appeler : *Unions mal assorties.*

Oswald ne pouvait plus voir Corrine que rarement, en conséquence de la surveillance incessante de l'Argus qui croyait mériter beaucoup par le soin qu'il prenait à l'isoler. Mais un amour sincère ne peut que s'accroître par les obstacles qu'on lui oppose. Les deux amans trouvèrent bientôt les moyens de s'écrire, et leurs lettres peignirent avec d'autant plus d'éloquence leurs sentimens mutuels que la timidité, qu'inspire toujours la présence de l'objet aimé, n'était plus la pour modérer le feu de leurs expressions. Quelque douce que soit la situation d'un amant qui acquiert la certitude d'être aimé ; l'idée d'être si près de Corrine et d'en être cependant séparé peut-être pour toujours devint bientôt insupportable.

chez Oswald. Il résolut de s'éloigner de celle qu'il aimait et de chercher sous d'autres cieux, s'il était possible, un soulagement à ses souffrances. Il lui écrivit donc une lettre, où après lui avoir peint l'état déchirant de son âme, il lui faisait part de la résolution qu'il avait prise. Corrine, qui peu de tems auparavant l'avait supplié de faire cet effort sur lui-même, s'effraya de cette séparation, lorsqu'elle devenait aussi proche. Elle concevait bien que le séjour d'Oswald si près d'elle devenait de plus en plus dangereux pour son repos et peut être pour son bonheur futur; mais voyant arriver ainsi le moment de s'isoler, la faible, la timide Corrine ne put supporter l'idée de se séparer de son ami sans lui témoigner ses regrets, sans lui faire de tristes adieux, sans échanger avec lui les sermens d'une constance éternelle. Corrine traça d'une main tremblante un billet, où elle donnait à son ami un rendez-vous pour le milieu de la nuit suivante, tems qu'Oswald avait lui-même fixé pour son départ.

Oswald reçut cette nouvelle avec une joie indicible; son impatience le fit avancer l'heure arrêtée, aussi se trouva-t-il depuis long-tems près du mur du jardin où il avait fait le premier aveu de son amour, lorsqu'il aperçut sa bien-aimée Corrine qui se glissait comme une blanche ombre au travers des hautes de verdure. Elle fut bientôt auprès de lui et dans ses bras avant que l'émotion d'une pareille scène eût pu leur permettre de se parler.

Dire ce qu'Oswald éprouva de bonheur ineffable dans ces momens où l'âme de Corrine toute entière s'unissait à la sienne serait impossible, non plume ne l'entreprendra pas.

Déjà l'aurore commençait à éclairer de ses premiers feux, précurseurs du jour, la cime des hauteurs environnantes, qu'Oswald et Corrine ne s'étaient point encore séparés. Ils avaient cru pouvoir tout se dire et le jour croissait déjà qu'ils n'avaient point encore songé au terrible moment. Les assurances mutuelles d'affection, les recommandations de fidélité, les sermens d'amour éternel qu'ils se répétèrent mille fois leur paraissaient toujours nouveaux et toujours insensibles. Enfin il fallut songer à se quitter. C'est alors qu'ils comprirent combien d'adieux sont réservés ici-bas aux cœurs sensible. C'est alors seulement qu'ils virent combien ils s'aimaient. Si Oswald n'avait point juré aux pieds de Corrine de ne plus lui parler de fuite il eût sans doute alors renouvelé ses instances, la trop aimante jeune fille eût-elle résisté? les amans passionnés et malheureux eux seuls pourront le dire.

Les deux amans s'étaient déjà quittés cent fois et cent fois ils retournaient l'un vers l'autre, lorsqu'un bruit s'étant fait entendre vers la maison, Corrine s'échappa des bras de son ami et s'élança légère comme un sylphe vers un petit sentier qui conduisait à son appartement—au moment de rentrer elle lui jeta un dernier baiser en signe d'adieu et disparut. Oswald demeura long-tems encore plongé dans cette douleur profonde et méditative, qui succède à une aussi cruelle séparation. Il arrosa long-tems encore de ses larmes la terre que son amie avait foulée. Enfin l'approche des travailleurs matinaux le força de s'éloigner. Il partit et alla porter loin de celle qu'un monde égoïste lui enlevait et à laquelle il eût consacré tout ce que la nature lui avait donné d'énergie et d'affection, son amour pur et ses chagrins.

Si ces lignes imparfaites tombent sous les yeux de l'aimable Corrine puissent-elles lui rappeler les souffrances de son malheureux Oswald, lui dire qu'il l'aime encore et que, quelque long que puisse être son exil, le souvenir du bonheur qu'il goûta près d'elle l'aide seul à le supporter.

## LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 17 AOUT, 1840.

## DERNIÈRES NOUVELLES.

A la fin des fins le Bill d'Union est passé ! Bon dieu que soit fini et qu'il n'en soit plus parlé ! Il est toujours assez cocasse d'entendre les raisons du bonhomme Wellington pour ne point continuer son opposition. Il a craint, dit-il, de faire résigner le ministère et de donner par là des vapeurs à notre pauvre petite reine grosse ! Il est galant, sur ses vieux jours, l'antique farceur ! Après tout voilà ce que c'est que d'être gouverné par des cottiions ; voyez-vous, sans ce matin d'Albert, les Canadas n'étaient point unis.

A propos nous annonçons qu'il se tiendra, l'un de ces quatre matins, à notre bureau, une grandissime assemblée dans le but de dire bonjour et bonsoir à notre langue, nos usages et nos lois. Tous ceux qui n'y assisteront pas sont priés de se trouver sans faute à la réunion qui aura lieu quelque part très-prochainement et où l'on remerciera fort humblement les grands politiques d'Angleterre, le ministère, les communiés, les lords, la reine et tout le tremblement, pour la peine qu'ils ont bien voulu se donner à confectionner, soigner, lire, passer, sanctionner, etc. la *déclaration de notre indépendance*. C'est dans le mois de Juillet qu'a été passée la loi de l'Union. Ce mois là est assez malheureux pour les gouvernements.

## BOITE DE PANDORE.

[Nous n'avons pas pu insérer dans notre dernier numéro la nouvelle production que nous a remise le jeune *Apprenti* Typographe, qui nous a déjà favorisés de ses débuts. Nos lecteurs aimeront sans doute à étudier les progrès du jeune artisan. Tout ce que nous pouvons lui dire c'est de travailler, d'étudier sans relâche, de continuer : Franklin, Béranger ont commencé leur brillante carrière à la modeste casse du compositeur.]

Mr. le Gouverneur du *Fantasque*,

La Pétition ci-dessous enveloppait une livre de savon qu'une jeune fille alla chercher chez un épiciër, qui l'avait probablement reçue pour la signer. Cette jeune fille me l'a remise, et moi je vous la transmets pour qu'à votre tour vous la transmettiez à vos lecteurs. Mais toutefois je suis loin d'en approuver le contenu, car après l'avoir lu, diable, je me suis presque décidé à me mettre de la tempérance, d'autant plus que pour être aimé de son maître il faut de la tempérance chez

UN APPRENTI.

PETITION DES MARCHANDS DE QUÉBEC,  
Contre les Sociétés de Tempérance.

A Son Excellence le très-honorable Poulet Thomson, Gouverneur-Général de l'Amérique Septentrionale Britannique, etc., etc., etc.

TRÈS-HONORABLE ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

NOUS, marchands de la passez grande et obscure ville de Québec, depuis qu'elle est sous la régie de nos éclairés magistrats, qui ont éteint les lumières des fanaux qui éclai-

raient nos rués ; ce qui nous a ôté la vente de beaucoup d'huile et de mèches de coton qui nous donnaient un joli profit : à peu près cinq pour cent ; mais nous passons par dessus ce grief assez grief, sans les maudire et sans mot dire. Nous venons, très-honoré confrère, nous mettre en face de vous, sans façon ; parceque, comme nous, vous n'êtes qu'un marchand ; il est vrai que vous êtes un marchand un peu plus huppé et voilà tout ; mais peu importe, entre gens du même métier il n'y a pas besoin de grandes civilités, quelques harengs de plus ou de moins, ce n'est pas la peine d'en parler. Nous venons nous mettre devant vous pour mesurer la grandeur et vous faire voir la pesanteur d'un crime qui, depuis longtemps, pèse sur l'Irlande et qui commence à peser sur ce pays d'une manière effrayante : nous voulons parler de ces abominables sociétés qui veulent bouleverser le genre humain et le commerce, particulièrement le commerce de la Grande-Bretagne. Ces sociétés, qui se donnent le nom de *sociétés de tempérance*, et qui ne sont véritablement que des sociétés de rebelles, rêvent la ruine de l'empire britannique ; (dont la grandeur, entre nous soit dit, n'est appuyée que sur des tonnes) ont pour but de nous ruiner complètement et enrichissant nos ennemis. Nous vous ferons d'abord remarquer, très-honoré confrère, qu'il est bien reconnu que le père Mathieu, qu'on ne prendra pas pour un élève du *compre Mathieu* car il servirait mieux nos intérêts, ne prêche l'infamale tempérance en Irlande, (nous disons *infamale* tempérance parce que, comme vous devez le savoir, tous les biens dont jouissent les hommes sont des dons de Dieu ; or, ceux qui veulent en interdire la jouissance, ou en arrêter le commerce, ne peuvent être animés que par l'esprit de satan) ce père Mathieu, disons nous, ne prêche donc l'infamale tempérance en Irlande que pour donner au peuple Irlandais, au moral comme au physique, plus de force pour résister au pouvoir de la Grande-Bretagne et plus de moyens au rebelle O'Connell de faire son agitation pour le rappel de l'union. Ici, comme en Irlande, ce sont les ennemis du gouvernement qui prêchent la tempérance. C'est clair ; ils veulent, sous un autre titre, ré-essayer d'arrêter l'importation ; diminuer une taxe, qui sans être directe, n'en aide pas moins au soutien du gouvernement, et qui, si elle était abolie, ou au moins, ferait sortir des millions de louis des coffres de la province. Ils disent : Le peuple en sera mieux ? — Oui, mais le gouvernement en sera plus mal ! Veuillez considérer, noble confrère, que si les Canadiens (engance foncièrement rebelle) s'abstenaient de boire notre rhum, notre brandy, notre gin, et notre wiskey, ils seraient dans peu possesseurs d'une énorme somme qu'ils emploieraient, sans aucun doute, à acheter de la poudre et du plomb pour démolir le gouvernement. C'était le système de Papineau. Ou bien, ce qui serait encore pire, ils l'emploieraient peut-être à construire et soutenir des écoles pour instruire leurs enfants ; et alors, nous anglais, nous ne pourrions plus dire avec emphase : *Ces ignorants Canadiens !* Ils s'instruiraient et bientôt ils pourraient lutter avec nous dans les arts, dans les sciences et dans le commerce. Vous devez vous apercevoir, très-honoré Poulet, de quel intérêt il est pour les Bretons de les tenir dans l'ignorance ; car, s'ils étaient plus instruits, ils ne laisseraient pas, sans doute, passer si tranquillement les bévues, grosses, petites et moyennes de votre excellence et de son admirable conseil. Et puis, si les Canadiens avaient des capitaux à employer, vous verriez bientôt s'élever par tout le pays des manufactures canadiennes qui, rivalisant avec les manufactures anglaises, envraient bien vite au diable le monopole de la métropole.

Si de ces considérations politico-commerciales nous descendons à des considérations purement commerciales et industrielles, les premiers objets que nous voyons frappés, très-honoré confrère, et pour lesquels vous devez vous sentir un intérêt tout particulier, sont les belles et grandes distilleries anglaises, qui font circuler l'esprit britannique à pleines tonnes, par tout le monde civilisé et non-civilisé ; et par conséquent un nombre effrayant d'ouvriers qui y sont employés. Viennent ensuite les tonneliers qui font les tonnes, les forgerons qui font les cercles ; puis nous, vos confrères, qui en faisons notre commerce au moyen duquel nous nous arrondissons quelquefois comme de vrais petits tonneaux. Tous gens qui se révolteront, nous le craignons, en criant : Vous nous faites mourir de faim en ne voulant point boire.

En effet, ces cruches de sociétés en arrêtant l'usage des liqueurs, dans lesquelles nous mettons pourtant assez d'eau, vont paralyser non seulement le commerce, mais encore toutes les industries en général. Car vous sentez bien que ceux qui seront tempérants auront meilleure santé, ils ne blesseront plus leurs femmes et leurs enfants en les battant, il y aura aussi moins d'accidents ; voilà pour la ruine des apothicaires, des droguistes, et des docteurs. Et puis, il y aura diminution dans les vols, les procès, les morts subites et dans les meurtres ; par conséquent, il y aura diminution dans les bénéfices des avocats, des notables, des huissiers, du coronaire et du bourreau ; tous gens qui vivent le commerce et les industries ! Il y aura aussi moins d'habits déchirés, moins de vaisselle et de vitres cassées ; l'usage des carafes, des gobelets et des verres abolis, enfin la ruine du commerce quoi ! Ainsi, vous voyez, noble confrère, que toutes les industries seront détruites et que le commerce languira.

Quoi ! noble Poulet, tandis que sa majestueuse majesté la reine enverra ses troupes tracer, jusqu'à Pékin, un chemin de sang et de feu, pour forcer le céleste empereur de la Chine à laisser tumer l'opium à son peuple, qui en fait moins usage que les Canadiens de bicrons, vous laissez

riez former des sociétés, qui tout en agissant avec moins de vigueur, n'en atteignent pas, moins le même but ; celui de rendre le peuple fort et de détruire le commerce britannique. En vérité ce serait à vous faire plumer.

Nous finissons par vous assurer qu'en retranchant les boissons du commerce, c'est nous ôter le pain de la bouche, ou plutôt, c'est nous arracher les dents et nous forcer à ne manger que sur les genévives. Ce qui est bien sensible.

Cependant, avant de terminer, nous vous donnerons un petit conseil, pas mauvais à suivre : ce serait d'agir comme dans l'affaire de Gaughnawaga, c'est-à-dire, de passer une ordonnance avec laquelle vous pourriez abattre ces sociétés, sans qu'elles puissent retomber ou se plaindre.

Daignez, noble confrère, prendre cette pétition en considération ; mais pas sous votre *stricte* considération, car, comme celle des avocats de Montréal, nous n'en entendrions jamais parler.

(Ici est un blanc pour les signatures.)

LA CANADIENNE.

Voilà long-tems que nous n'avons vu la *Canadienne* dont nous pensons l'ignoble carrière terminée. Un ami nous apprend cependant qu'elle existe encore et, qu'elle continue à faire la honte de tout ce qu'il y a dans Montréal de personnes de goût, même du moins épuré. Afin de montrer de quelle façon cette feuille peut coopérer au *bonheur* et surtout à l'honneur du *peuple*, nous citerons un petit fait, qui semblerait futile par lui-même, mais que nous traitons néanmoins sérieusement, attendu qu'il est véritablement pénible de voir combien quelques individus, dépourvus du plus léger discernement et de l'éducation la plus grossière, peuvent compromettre la réputation de tout un pays vis-à-vis de l'étranger, pour la simple gloire de voir leur nom en tête d'un imprimerie et afin d'attrapper quelques sous, que donneront toujours des curieux pour entendre débiter de grosses sottises.

Nous eûmes il y a quelques jours la visite d'un voyageur de distinction qui l'état du pays, vu les troubles des dernières années, intéressait vivement, et qui y avait été attiré par le désir de voir par lui-même cette contrée qui tant de liens attachait à la France et que l'on connaît si mal au-delà de l'Atlantique. Dans la longue conversation que nous eûmes avec lui, nous dûmes combattre fortement ses idées sur l'ignorance *Canadienne*, idées qui n'étonneront personne si l'on considère qu'il les avait puisées en certain très-haut lieu où il eut occasion d'aller présenter ses hommages de voyageur. Dans le cours de la discussion il tira de sa poche, pour appuyer son argument, un numéro de la *Canadienne* qu'il emportait, disait-il, comme monument d'ignorance et de sottise. Il croyait que dans le Canada comme en France un journal était l'organe d'un parti, et que ce qu'il y a dans le pays de talent et d'habileté concourait à l'œuvre commune de propagation ; il plaçait la *Canadienne* au rang des journaux satiriques chargés de faire une guerre qui pour en être plus gaie et plus amusante n'en est pas moins effective et inquiétante. Il pensait la *Canadienne* le *Figaro*, le *Corsaire* ou le *Charivari* du parti Canadien à Montréal ; et, croyant naturellement que les personnes distinguées de ce parti aidaient à la rédaction de cette feuille et que le reste applaudissait à ses prétendues saillies, il se récriait contre l'éducation, l'esprit et le goût de toute la masse. Nous parvîmes avec peine à le détromper en lui déclarant que les hommes tant soit peu instruits en Canada, craignent se dégrader même en protestant contre l'existence de la *Canadienne* dont la lecture ne peut que faire lever les épaules. Je lui fis de plus remarquer que la publication d'un journal en Canada était toujours une entreprise particulière, pour laquelle le rédacteur seul devait supporter le blâme ou la louange.



Nous avons cité cette circonstance à la demande de quelques amis de Montréal à qui nous l'avions racontée et qui nous ont assuré que chacun y rougissait de cette feuille qui, comme on le voit par l'exemple ci-dessus, peut faire concevoir à des étrangers une opinion fort défavorable au pays. L'éducation du Canada est déjà assez bien maltraitée par ceux qui devraient la protéger, sans être dépréciée encore par des personnes que l'on croirait au loin d'autant plus facilement qu'elles sont désintéressés.

Des jeunes gens instruits devraient s'intéresser pour la *Canadienne*, la relever, lui accorder leur aide ; sinon, il est du devoir du public Canadien d'abandonner cette feuille qui le déshonore.

Les exercices annuels des élèves du séminaire de Québec ont eu lieu durant le cours de la semaine dernière. La séance à laquelle nous avons assisté nous a fait vivement regretter que nos occupations ne nous aient point permis d'être témoin de toutes les autres. Cette belle institution, la première sans nul doute sur le continent américain, promet au pays une brillante jeunesse et une abondante moisson de talents de tous les genres. Quoique des éloges de notre part soient parfaitement superflus, nous ne pouvons qu'joindre notre faible voix au concert unanime de louanges que les honorables messieurs du séminaire méritent si bien.

#### NAPOLÉON.

Quelques français de France (comme disent ici les bonnes gens, sans doute pour les distinguer des allemands, hollandais, turcs, grecs, chinois, tartares et autres barbares qui firent plus ou moins volontairement partie du bel empire français) se réunirent hier Dimanche à la petite maison de campagne de monsieur L. Lemoine pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'EMPEREUR et la nouvelle de la reddition de ses cendres au pays qu'il illustra. Plusieurs enfants du sol, descendants aussi de la France y assistaient et purent partager cette sympathie qu'un même sang peut seul inspirer. La petite fête qu'on peut véritablement appeler de famille, et qu'embellit la présence de plusieurs dames, selon la galante et sociale coutume française, fut des plus joyeuses, des plus cordiales, des plus animées. Un feu d'artifice préparé pour cette occasion couronna brillamment cette charmante solennité en faisant partager à la foule qu'il avait attirée, une partie des plaisirs qu'éprouverent les convives.

Nous regrettons beaucoup que le manque de tems et d'espace ne nous permette pas d'entrer dans de plus longs détails ; mais dans notre prochain numéro nous tâcherons de réparer ce petit contretems pour nous, en publiant les santes, qui furent portées à ce petit banquet fraternel.

#### PLUS LOURD QU'UN HOMME DE PAILLE.

L'espoir à notre solde et attaché à la suite de son Excellence monsieur Thomson, nous écrit de Sherbrooke qu'il n'a rien d'intéressant à nous mander, et qu'il trouve chaque jour son emploi de plus en plus assommant, de plus en plus dégradant ; (celui d'attaché bien entendu, car sa fonction d'espion lui paraît fort relevée en comparaison de l'autre.) Comme on le voit, c'est un homme qui se respecte un tant soit peu. Le seul fait dont il nous informe, et qui lui paraisso



digne de remarque, c'est qu'à son débarquement à St. François son Excellence, ayant vu par hasard une balance, eut tout-à-coup l'idée de se faire peser. Pour prouver qu'il était homme de poids, monsieur Thomson se mit dans la balance, ce qui la fit pencher tout-à-coup de son côté, scène qui donnait forcément à l'œil le spectacle de sa justice égale. Notre espion a oublié de nous dire combien le poulet pèse, c'est dommage ; car nous lui eussions dit de suite combien il vaut au prix du *primè mess*. Quel noble passé tems !

MONSIEUR TONSON CONNAÎT TOUS LES TOURS ET UNE FOULE D'AUTRES AVEC.

A quoi servirait d'être gouverneur si l'on n'avait point le privilège de tromper le public, de le jouer, de lui rire au nez ? Voilà ce que dit monsieur Thomson toutes les fois qu'il médite une de ses *espéziérites*. Un beau matin qu'il considérait d'un œil terne le livre où les visiteurs vont ordinairement inscrire leurs noms, la blancheur monotone des pages lui causait un petit dépit qu'il avait de la peine à cacher, malgré le masque diplomatique dont il couvre ordinairement son visage. — Comment vais-je faire, se disait-il à lui-même, pour faire garnir un peu ces désolants feuillets où je ne vois que de sales taches causées par les *pataresses* de mes fidèles courtisans ! J'y suis ! puisque je ne puis attrapper les hommes j'attrapperai les dames qui attrapperont à leur tour les hommes. Que m'importe ? mon but sera rempli, aussitôt que mon livre le sera.

Quelques jours après ce monologue le précieux registre était couvert des noms de tous les messieurs qui ont de jeunes femmes, de jeunes sœurs, de jeunes filles. Comment ce miracle s'était-il opéré ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que certains frêlons de boudoirs attachés en sous-main à la maison gubernatoriale, répandaient le bruit qu'il allait se donner un grand bal au château. Ce que femme veut Dieu le veut, or quand la femme veut aller au bal il faut que son mari graisse ses escarpins, devrait-il même se jeter dans le feu, prendre la lune avec les dents ou aller mettre son nom sur le registre de Mr. Thomson. Le bal n'eut pas lieu, en sorte qu'on ne peut pas dire au loin que ce monsieur ait voulu corrompre par ce moyen la répugnance des citoyens de notre ville à lui faire politesse. Il est de la nature des gouverneurs de mener les citoyens par le nez, Mr. Thomson pour changer, mène les hommes par le nez de leurs femmes.

Les Juges suspendus viennent d'être dépendus. Mieux vaut tard que jamais, disent ces honorables fonctionnaires. Mais Messieurs Cochran et D'aval qui ne sont pas de cet avis, font une affreuse grimace de se voir décorés. Par contre, James Stuart félicite la terre qui a l'honneur de le porter, maintenant que la reine vient de le décorer du titre de chevalier. Des mauvais plaisants prétendent que c'est une peine inutile, attendu qu'il était déjà assez *cheval-hier*.

Nous annonçons avec peine aux citoyens de Québec et avec plaisir à ceux de Montréal, qu'aussitôt qu'il sera certain que le gouvernement devra siéger en cette dernière ville nous y transporterons notre établissement. Nous pensons que le *Fantastique* est aussi nécessaire à l'administration, que Sancho Panga l'était à Don Quichotte.